

Marianne, allégorie de la République, sa présence dans le patrimoine laonnois

Au Moyen Age, l'Eglise édifie vitraux, sculptures, peintures, cathédrales, afin d'éduquer dans la religion un peuple analphabète. De même, les dirigeants de la Première République, tel Robespierre, ont pour but d'affirmer le nouvel Etat, de rendre le peuple républicain en lui donnant une nouvelle foi, républicaine : il faut assurer un transfert d'Etat et un transfert mystique.

Si les diverses représentations de la République sont, dans ce double but, didactiques, elles ont aussi une histoire qui se confond avec celle de la France depuis deux siècles.

La représentation de la République sous la première Révolution

Dès 1789-1792 naissent des allégories de la Liberté, de la Nation, de la République.

L'allégorie concrétise une abstraction, un concept. La Monarchie était incarnée dans le roi. Or la fin de l'Ancien Régime devient synonyme de liberté. La liberté est assimilée très vite à la République. Il est nécessaire de l'incarner. Elle l'est, immédiatement, en femme pour plusieurs raisons.

Le genre de l'incarnation correspond traditionnellement au genre du concept. Par exemple, la Justice, la Paix sont représentées en femmes sur le fronton de l'Hôtel de ville de Laon, construit en 1853. Au contraire, le Commerce est représenté en homme sur les timbres gravés par Sage en 1875.

Le transfert d'Etat appelle à substituer une femme-République à un homme-Monarchie car la Monarchie est nécessairement dirigée par un homme en France : la loi salique de 1328 consacre la primogéniture mâle.

Il faut aussi procéder pendant la Première République à un transfert religieux. Pour la religion chrétienne, si ancrée dans les esprits, la Vierge est la Mère de tous et l'intercesseur des croyants auprès de Dieu par excellence ; elle est celle de qui on attend la prospérité. La République devient la mère, elle est promesse de prospérité.

Un prénom est donné à cette incarnation féminine de la République : Marianne. Il apparaît très tôt : il est attesté dès 1792, dans une chanson de Guillaume Lavabre, *La guérison de Marianne*.

Marianne ou Marie-Anne est alors le deuxième prénom usuel, populaire, après Marie. Toutefois il reste lié et limité au sud de la France, au pays d'oc, jusqu'en 1850. Dans le nord du pays, on ne parle, longtemps, que de *La République* ou *La Liberté*. L'emploi de *Marianne* ne se généralise à la France entière que sous le Second Empire. Alors la répression antirépublicaine multiplie à travers le pays les sociétés secrètes se dénommant Marianne, surtout après la répression des ouvriers ardoisiers de Trélazé (Maine-et-Loire) en 1854, constitués eux-mêmes en une société secrète *Marianne*¹.

Mais *Marianne* reste un prénom populaire de la République, lié à la culture orale, au folklore. Il ne s'impose pas en littérature. Les écrivains préférèrent le mot rugueux de *République*. Ainsi Victor Hugo dans *Les soldats de l'an II* s'exclame : *La République montrant du doigt les cieux*. Jules Vallès est un des rares écrivains à citer Marianne :

- Ah ! Jeune homme ! Ce n'est pas la Marianne qui est tout, c'est la Sociale ! Quand nous l'aurons, on fera de la charpie avec les bannières !

*La Sociale, la Marianne - deux ennemies*². Voilà ce que disaient les «vieux de Juin 1848».

La Monarchie, le roi étaient associés à divers attributs. Il faut de nouveaux attributs pour remplacer ceux de l'Etat monarchique déchu et caractériser l'Etat républicain. Ils sont issus des symboles de l'Antiquité, base de l'instruction alors, des francs-maçons ou du folklore.

Le faisceau d'armes avec la hache est repris du faisceau de licteur romain. Il est orné de feuilles de chêne (force), laurier (victoire) ou olivier (paix) et symbolise l'unité de l'Etat, de la Nation. La pique, arme populaire, remplace l'épée dont le port était privilège de noblesse. Le triangle est, pour les Francs-maçons, le passé, le présent et l'avenir ; il est l'éternité ; il se substitue à la fleur de lys, monarchique, trinitaire. Les rayons solaires sont la Raison, cette lumière qui élimine l'obscurantisme précédent. La balance et le triangle donnent très tôt le niveau comme symbole d'égalité.

La poitrine de l'allégorie féminine est volumineuse : elle est promesse de prospérité ; découverte à moitié, elle est promesse d'émancipation, de liberté ; découverte entièrement, elle est en outre promesse d'égalité.

Le symbole le plus important et le plus célèbre est le bonnet rouge, qui remplace la couronne royale. C'est à Rome que le bonnet apparaît comme symbole de la liberté. Appelé *pileus*, il a une forme ronde. Il est mis sur

1. Maurice Agulhon, *Marianne au pouvoir*, Paris, 1989, p. 161.

2. Jules Vallès, *L'Insurgé*, Paris, éd. 1970, p. 124.

la tête des esclaves lors de la cérémonie d'affranchissement. Au début de la Révolution, on a hésité entre le bonnet rond, *pileus*, et le bonnet phrygien, *tiara*. Puis ce dernier s'impose vers 1795. Il présente une pointe recourbée, deux oreillettes et un couvre-nuque. Dans cette substitution, le rôle du peintre David, personnage politique de premier plan, est certain. Dans son tableau *Pâris et Hélène*, en 1788, il coiffe Pâris d'un bonnet phrygien rouge. Par la suite, les artistes s'en inspirent³. Il faut considérer, en outre, le désir des Thermidoriens après 1794 de rejeter le bonnet rond, rouge, apanage des Sans-Culottes et des Jacobins, et de garder le bonnet phrygien comme symbole de la liberté qu'ils estiment défendre. Sa popularité tient enfin de la culture populaire : le bonnet est en effet avant tout un vêtement traditionnel.

L'allégorie de la République apparaît représenté sur différents supports.

Dès 1792, elle est sur le sceau de la Première République. *Il portera pour type la France sous les traits d'une femme vêtue à l'Antique, debout, tenant de la main droite une pique surmontée d'un bonnet phrygien ou bonnet de la Liberté* (en fait bonnet romain), *la gauche appuyée sur un faisceau d'armes, à ses pieds un gouvernail, décrète la Convention*⁴.

Gros, Prudhon peignent la République. Antoine Gros (1771-1835), élève de David, figure dès 1794 une allégorie de *La République* sous les traits d'Athéna.

La République est gravée sur les pièces de monnaie. Augustin Dupré (1748-1833) est le Graveur général des Monnaies de France de 1791 à 1803. Les pièces nouvelles de cuivre de 2 décimes, 1 décime, et 5 centimes représentent le buste de la Liberté, coiffée du bonnet phrygien : c'est la célèbre *Liberté au bonnet* de Dupré, reprise, en 1992, comme pièce commémorant la République française⁵.

L'image féminine de la République s'impose d'autant plus que la République est représentée en allégorie vivante, dès 1792. Afin de donner au peuple un esprit républicain, les gouvernants multiplient cette forme de représentation de l'Etat nouveau. La plus célèbre fête est celle de la *Déesse-Raison*, à Paris, en novembre 1793. Les fêtes à déesse ont lieu un peu partout en France, à tel point que la Première Révolution reste considérée comme l'époque des *déeses*. Elles ne sont pas vouées uniquement à la Raison mais à toutes les vertus civiques comme la Liberté.

3. Jean-Charles Benzaken, *L'origine d'une image, la «Liberté au bonnet» d'Auguste Dupré*, Musée de la Monnaie, Paris, 1992.

4. Décret de la Convention du 21 septembre 1792.

5. Evelyn Veljovic, *Augustin Dupré, Graveur général des Monnaies de la Première République*, Musée de la Monnaie, Paris, 1992.

Les allégories vivantes sont jouées par des citoyennes honorables, militantes, filles de militants, ou actrices. Elles deviennent les témoins qui survivent à l'événement et qui peuvent durablement le rappeler. Ainsi, lors du sacre de Charles X à Reims en 1825, le jeune Laonnois Arsène Houssaye est en compagnie de l'ancienne *Déesse-Raison* de Laon, une dame honorable, toujours républicaine⁶ :

«Tout ce qui m'a frappé, c'est le carrosse royal ; mais ce qui m'a frappé aussi, ce sont les paroles dites par une vieille républicaine qui était de notre compagnie. Elle avait représenté à Laon la déesse de la Raison ; elle se souvint de son rôle en parlant ainsi : «Oui, un carrosse tout frappé d'or. Il n'en avait pas un si beau que cela quand il entra en France, et ce n'est pas dans celui-là qu'il fichera encore le camp.»

La Seconde République : une brève victoire.

De 1815 à 1848, le retour de la Monarchie développe l'attente du retour à la Liberté comme en témoigne le tableau d'Eugène Delacroix, *La Liberté guidant le peuple aux barricades*.

Le gouvernement provisoire de la Seconde République veut remplacer les emblèmes de l'Etat par des allégories républicaines nouvelles : il appelle les artistes à concourir pour figurer *«une République sage, calme et forte telle que la France la comprend et la désire»*⁷.

Mais le nouveau sceau de l'Etat est accepté en septembre 1848 par un autre gouvernement plus conservateur. Albert-Désiré Barre (fils) conçoit et grave ce sceau. La République est coiffée d'un diadème formé d'épis, et, en arrière d'une auréole de sept rayons solaires, symbole de la raison et de la fin de l'obscurantisme. Comme le soleil était déjà un emblème de l'ancienne monarchie («Le Roi Soleil»), en couronner la République, c'est affirmer que *«l'Etat, c'est elle»* à présent. Mais le soleil a aussi l'avantage d'exclure le bonnet phrygien ! Ce sceau est toujours le sceau de l'Etat⁸.

Jacques-Jean Barre (père) conçoit le premier timbre-poste édité en janvier 1849 : c'est le timbre *à la Cérès*, du nom de la déesse romaine des moissons.

Du concours organisé pour les monnaies ressort la pièce d'argent de 5 francs d'Oudiné : une «Cérès» aussi.

Le jury écarte *La République* de Daumier, un chef d'œuvre pourtant qui émerge du concours de peinture. Il écarte également *Le triomphe de*

6. Arsène Houssaye, *Confessions, Souvenirs d'un demi-siècle*, tome I, Paris, 1884, chapitre VIII.

7. Maurice Agulhon, *Marianne, les visages de la République*, Paris, 1992, p. 28.

8. Maurice Agulhon, *Marianne au combat*, Paris, 1979, p. 109.

la République de Leloir, tableau très chargé en symboles : une belle jeune fille en robe blanche, manteau de pourpre et bonnet phrygien, couronnée d'étoiles, un flambeau et un rameau à la main gauche, se tient assise, sur un char, tiré par deux lions, entre un champ de blé et une vigne⁹.

La Troisième République et le triomphe de Marianne

Alors que la Seconde République n'est qu'une brève victoire pour Marianne, avec la Troisième République, Marianne triomphe. L'usage de son prénom s'étend à la France entière. Elle est partout, dans toutes les poses. Elle devient familière. Cette victoire n'est pas immédiate cependant. En février 1871, l'Assemblée, le Président, le Gouvernement sont monarchistes, attendent la Restauration et vivent dans la haine de «la Commune». Ils gardent tout de même les représentations de la République, mais interdisent le bonnet.

Par le décret du 25 septembre 1870 le sceau de l'Etat redevient celui de 1848 : la femme assise à couronne solaire remplace l'aigle impériale. Il est maintenu en 1871.

Le 7 octobre 1870, les pièces de monnaie sont frappées de l'allégorie gravée par Oudiné en 1848. Mais dès 1871, c'est l'*Hercule* du graveur de la Première République Augustin Dupré qui est préféré pour la nouvelle pièce de 5 F ; pour celle de 20 F en or, on redécouvre le *Génie gravant la Constitution* du même Dupré.

Le timbre-poste à la *Cérès* de Barre de 1848 reprend cours en 1870, avant d'être en 1875 remplacé par l'allégorie plus modérée, non républicaine même de Sage *La Paix et le Commerce*.

Les mairies républicaines acquièrent un buste de la République, «une allégorie d'un pouvoir qui transcende les personnages à son service»¹⁰, des personnages temporaires, au contraire d'une République permanente. C'est le refus de la personnalisation du pouvoir.

Le buste qui connaît le plus de succès est celui de Théodore Doriot, créé le 10 novembre 1871. Doriot est élève de Rude. Le visage est grave, presque inexpressif ; les cheveux sont strictement coiffés dans une couronne de palmes de laurier et de chêne portant une étoile ; une devise *Honneur et Patrie* apparaît sur le front ; le torse est protégé d'une cote de maille, partiellement recouverte d'un drapé ; ceinte d'un collier formé de médailles énumérant les activités valorisées par la République, la poitrine volumineuse ne peut qu'assurer la prospérité ; mais cette poitrine

9. Philippe Luez, Esquisse du «*Triomphe de la République*» de Leloir, collection particulière, et Marie-Claude Chaudonneret, *La figure de la République dans le concours de 1848*, Paris, 1987.

10. Maurice Agulhon, *Marianne au pouvoir*, Paris, 1989, p. 48.

est couverte : la morale puritaine l'impose et permet d'écarter tout souci de liberté et d'égalité ; sur le piédouche sont gravés «RF», le faisceau d'unité nationale, la balance et le sceptre de justice. Le conseil municipal de Crécy-sur-Serre a acquis ce buste après sa délibération du 12 novembre 1875¹¹. Lors de l'occupation allemande de 1914-1918, ce buste a été cassé par un coup de fusil et taché d'encre violette !... Il a été remis au grenier. La municipalité l'a reconstitué à l'occasion de l'exposition organisée par le Musée de Laon en février-mars 1993 : les plombs des balles de 1914 ont été retrouvés lors de la reconstitution. Désormais ce buste trône à nouveau dans la salle des mariages de la mairie (Fig.1).

Doriot compose une nouvelle version en 1879 ; il modifie la tête, plus redressée, plus joufflue ; il adjoint à la couronne des épis de blé. C'est le buste de la République placé dans la salle des fêtes de l'Hôtel de ville à Laon. Il manque l'étoile.

Simultanément Angelo Francia propose en 1875 un buste dans le style désiré par le pouvoir. Le visage est grave, serein ; une couronne de chêne et de laurier, portant une étoile, ceint les cheveux coiffés en chignons ; le piédouche démesuré porte l'inscription «RF» et le faisceau d'armes où se détache la hache à double tranchant. C'est le buste acquis par la municipalité de Pouilly-sur-Serre. Il est intact (Fig. 2).

Les médailles de l'Etat révèlent le moment tournant dans la victoire des républicains, maîtres enfin de la République. Peu après, Marianne au bonnet est reconnue, acceptée.

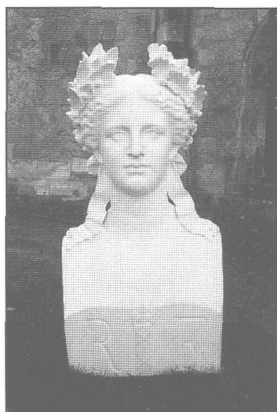
La médaille-souvenir de l'élection présidentielle comporte à l'avvers l'effigie du président de la République et au revers un symbole caractéristique. Thiers opte pour une couronne de laurier. Il écarte l'effigie républicaine. Mac Mahon choisit un bâton de maréchal. Jules Grévy, premier président républicain de la République française choisit d'Oudiné la gravure d'une femme debout, coiffée de rayons du soleil (la République dissipe l'obscurité), tenant une Constitution et un rameau. C'est le genre de coiffure de Barre et Bartholdi. Lors de la rentrée des Chambres de 1880 et 1884, Grévy reprend le même genre de médaille : tête à coiffure sage avec épis et étoile, signée Chaplain. Le 28 décembre 1885, le pas est sauté : lors de sa deuxième élection, Jules Grévy adopte la République au bonnet.

La médaille-insigne officielle de la Chambre des députés en 1876 porte le modèle conçu par Gayard en 1848 : les cheveux longs de Marianne se mêlent à un capuchon avec mufle de lion, qui suggère le bonnet phrygien. Ce n'est qu'en 1889 que le bonnet est nettement dessiné¹².

11. Archives municipales de Crécy-sur-Serre.

12. Bibliothèque de l'Assemblée nationale, collection des médailles d'Etat.

*Fig. 1 - Buste de Théodore Doriot, 1871,
mairie de Crécy-sur-Serre.*



*Fig. 2 - Buste d'Angelo Francia, 1875,
mairie de Pouilly-sur-Serre.*

Alors, le bonnet phrygien a conquis sa place, en gardant une connotation de gauche, mais en perdant sa connotation révolutionnaire. L'Etat multiplie les allégories *Marianne au bonnet* pour faire des Français de bons Républicains, imprégner la République dans les mentalités, interdire le retour de la Monarchie. Il veut affirmer aussi une France puissante, de rayonnement international, colonisatrice et apte à effacer la défaite de 1870-1871. C'est l'apogée pour Marianne.

Les bustes de la République se multiplient. Les mairies qui n'en ont pas sont l'exception. C'est un renversement de situation. Angelo Francia dès 1879 refait son buste avec bonnet. De même, Théodore Doriot propose en 1885 son modèle avec bonnet : il est à Athies-sous-Laon (Fig. 3).

Jean-François Injalbert propose un buste à succès pour le centenaire de la Révolution, en 1889 ; la tête légèrement tournée vers la droite et vers le haut lui donne un air altier ; la chevelure est presque toute retenue dans le bonnet dont le pli supérieur et la cocarde sont très accentués ; une petite gorgone se détache sur un semblant de cuirasse. Buste de la République le plus répandu, il est présent à Bruyères-et-Montbérault, Crécy-sur-Serre, Parfondru (Fig. 4)... Sans doute, a-t-il été acquis en 1921 à la suite de la circulaire du préfet de l'Aisne Bonnefoy qui constate les destructions de la Grande Guerre :

«Je remarque, au cours de mes tournées, que la plupart des mairies des communes atteintes par les événements de guerre ne possèdent plus le buste de la République.

J'ai, en conséquence, prié M. le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux Arts de remédier à cette situation dans l'extrême mesure du possible.»

Il invite les municipalités à en commander de nouveaux. Elles n'auront à contribuer qu'aux frais de transport. L'Etat s'engage à payer le buste¹³.

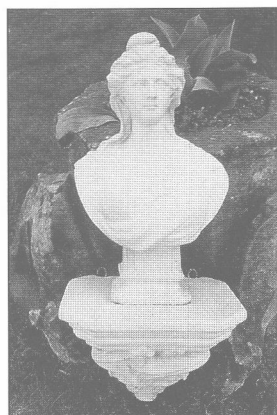
De cette époque date la sculpture réalisée par Bulio ; Marianne au visage fin est chargée d'attributs : le bonnet et la couronne de laurier couvrent des cheveux longs, la cuirasse avec tête de lion et entrelacs cerne la poitrine. On peut le voir à Novion-le-Vineux. Il a été donné à ce village par la ville de Nogent-sur-Marne en 1965.

La Marianne de Lorenzi, visible à Chivy-les-Etouvelles, à Presles-et-Thierry, a le regard volontaire, un peu froid ; elle porte un baudrier évoquant les vertus guerrières ; le mot *Patrie* est inscrit sur l'encolure ; le bonnet phrygien est orné de la cocarde (Fig. 5).

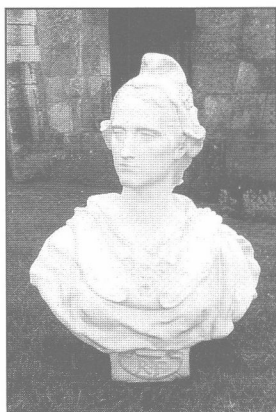
A la commande du Conseil général de la Seine, Auguste Maillard réalise en 1902 le buste élégant d'une jeune fille au visage fin, légèrement relevé, yeux mi-clos, dans une pose quelque peu hautaine. Un long châle la drape en travers. Il met ainsi dans son œuvre peu conventionnelle, avec simplicité, de la beauté, de l'élégance, de la vie. Par ce buste, on passe à ceux du XX^e siècle, moins chargés en attributs, plus dépouillés. Martigny-Courpière a la chance de le posséder (Fig. 6).

En 1895, Paul Doumer, franc-maçon, ministre des Finances, choisit les allégories pour les monnaies : celle de Jules Chaplain, retenue, est appelée pour la première fois officiellement *La Marianne*. Celle d'argent est signée Louis Oscar Roty : c'est la célèbre *Semeuse*, œuvre originale par la présentation en pied et en action, au contraire des autres, vues en buste, de profil, traditionnellement statiques.

13. Arch. dép. Aisne, Archives municipales de Laon déposées, 4 H 296.



*Fig. 3 - Buste de Théodore Doriot, 1885,
Mairie d'Athies-sous-Laon.*



*Fig. 4 - Buste de Jean-François Ingalbert,
1889.*



Fig. 5 - Buste de Lorenzi, s.d.

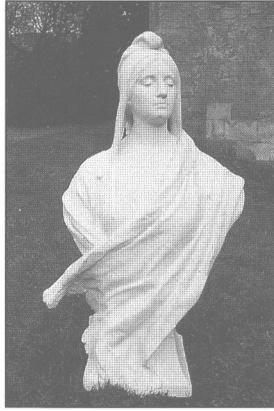


Fig. 6 - Buste d'Auguste Maillard, 1902,
Mairie de Martigny-Courpière.

Marianne apparaît sur les places publiques, en statue imposante. Ainsi, pour le centenaire de la Révolution, Jules Dalou compose un imposant *Triomphe de la République*, pour la place de la Nation ; elle est en mouvement, un sein nu, coiffée du bonnet phrygien, dans une attitude de puissance ; elle tient le faisceau d'armes ; elle est dressée sur un char traîné par deux lions, symboles de la force. Elle est guidée par le génie de la Liberté. A ses côtés, des allégories du Travail, de la Justice, de la Paix, portent les attributs de l'Abondance ; des enfants symbolisent l'Instruction, l'Équité, la Richesse. L'œuvre de 1889 est en plâtre ; l'inauguration du modèle définitif en fonte est d'une ampleur exceptionnelle, le 19 novembre 1899, sous le gouvernement Waldeck-Rousseau de Défense républicaine, établi dans la tension de l'Affaire Dreyfus et de la crise que subit alors l'Etat républicain ! Elle a impressionné Péguy¹⁴.

Marianne même se banalise. On la voit partout : sur les monnaies, les médailles, les timbres, les sculptures, les revues, sur divers objets domestiques (statuettes, épingles de cravate, pièces de jeux d'échecs, chenets, sauterelle...). Elle est chantée¹⁵. Avec la liberté de la presse, elle se popularise davantage encore. Tout le monde, en lisant le journal, peut savoir désormais que la République se représente et s'identifie au premier coup d'œil par une femme en bonnet rouge.

14. Charles Peguy, *Les Cahiers de la quinzaine, Œuvre complète en prose*, Paris, 1988, p. 314.

15. Maurice Agulhon, 1992. La chanson *Marianne* a servi de relais, dans le mouvement ouvrier, entre *La Marseillaise* et *l'Internationale*.

Vers la démariannisation ?

Pendant la période de Vichy, le profil du maréchal Pétain remplace celui de Marianne, bien des statues sont envoyées à la fonte, et les bustes sont remisés au placard ou détruits.

Par choc en retour, la Quatrième République glorifie à nouveau Marianne par des symboles et une esthétique rajeunis. Se détache *la Marianne* de Picasso dessinée pour le quotidien communiste *L'écho du Centre* en 1951. Des municipalités remplacent les bustes disparus pendant la guerre. Le buste de Douin sculpté en 1936 représente bien l'atmosphère politique et sociale de cette année du Front populaire, mais acheté après la guerre comme à Chambry¹⁶, il ne dénote alors pas. La République est toute de puissance, de décision dans la pose comme dans le visage d'une beauté ferme.

Celle de Bonnet, visible à Bois-les-Pargny, reste plus classique, avec divers attributs : bonnet, couronne de laurier, table de la Loi et rayons solaires ceints de palmes de laurier.

Avec la Cinquième République, l'allégorie républicaine demeure sur beaucoup de documents officiels : sceau, carte d'électeur, vignettes fiscales... comme au point de vue vinicole où la vignette porte la tête du buste sculpté par Pierre Poisson en 1932. Le visage est jeune, assez fort ; le bonnet phrygien et les cheveux mi-longs flottent au vent. C'est le deuxième buste de l'Hôtel de ville de Laon (Fig. 7). Marianne reste célèbre par les caricatures comme celles de Jacques Faizant. Des maires gardent une mentalité très républicaine en commandant des œuvres aux artistes locaux : ainsi Madame Boitel a peint un triptyque à la gloire de la République pour Athies-sous-Laon.



*Fig. 7 - Buste de Pierre Poisson, 1932,
Hôtel de Ville de Laon.*

16. Archives municipales de Chambry, BB1, délibération du 26 août 1958 sur l'achat du buste de la République sculpté par Douin.

Pourtant Marianne n'est plus triomphante. En effet, si la République est acceptée par tous, les institutions de la Cinquième République lui sont défavorables. Marianne est victime de la personnalisation du pouvoir.

Dans le médaillier des Présidents de la République, le général De Gaulle a rompu la tradition établie depuis 1886, en adoptant la Croix de Lorraine. Georges Pompidou a choisi un graphisme abstrait. Monsieur François Mitterrand a fait graver un arbre au feuillage divers de chêne et olivier.

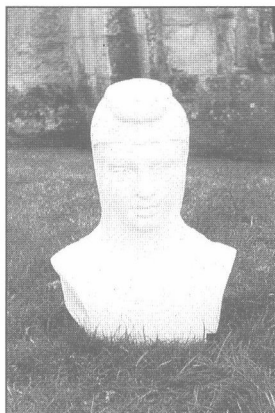
Marianne est aussi victime de l'américanisation d'une société française dominée par les médias. Ainsi en 1969, Aslan sculpte Marianne avec les traits de Brigitte Bardot, à peine voilée, pour un maire ami (de Thiron-Gardaïs, Eure-et-Loir). Chaque année voit apparaître une Marianne éphémère, à l'image d'une star. En 1978, Aslan encore prête à Marianne les traits de Mireille Mathieu¹⁷. En 1985, Marielle Polska lui donne ceux de Catherine Deneuve.

Ailleurs Marianne est concurrencée. Marianne perd son bonnet sur les timbres de Albert Decaris (1960-1965), de Henri Cheffer (1967-1977) ; elle est même remplacée par le coq de Albert Decaris (1962-1963) et par la Sabine de Pierre Gandon (1977-1981). Elle réapparaît de 1982 à 1989 sous les traits de La Liberté de Delacroix, gravée par Pierre Gandon. Pour le bicentenaire de la Révolution, Louis Briat lui redonne, par une vue de face, la jeunesse, la cocarde tricolore, mais le bonnet s'estompe...

Quant aux monnaies, si la Marianne gravée par Lagriffoul est maintenue sur les petites pièces, si la Semeuse de Roty reste sur les pièces de 0,50 F, 2 F, 5 F, si le bicentenaire a redonné vie à celle de Augustin Dupré sur la pièce de 1 F, c'est le génie de la Bastille qui a été choisi sur celle de 10 F, après le graphisme de la France gravé par Georges Mathieu, après une série d'hommes célèbres (Gambetta, Hugo...) dont... le Roi de France ! La pièce de 20 F illustre le Mont-Saint-Michel !

Nombre de municipalités n'ont toujours pas acquis de buste de la République et ne semblent pas s'en soucier. Il faut parfois des circonstances des plus fortuites pour qu'elles en soient dotées : le sculpteur Marcel Maillieur en a gracieusement réalisé et offert un à Barenton-Bugny en 1967, après une visite-souvenir dans ce village où il avait été tenu prisonnier par les Allemands pendant la Première Guerre. Un buste original d'une fille aux traits simples et rudes représente la République rurale (Fig. 8).

17. Maurice Agulhon, *Marianne, les visages de la République*, Paris, 1992, p. 92-93.



*Fig. 8 - Buste de Marcel Maillard, 1967,
mairie de Barenton-Bugny.*

Aulnois-sous-Laon décide d'en acquérir un le premier mars 1993, au lendemain même de l'inauguration de notre exposition au Musée : hasard ? Hasard heureux pour la République !

Maurice Agulhon parle de démariannisation. Il est certain que Marianne ne s'impose plus pour les dirigeants. La République est-elle si assurée ? N'est-elle plus à défendre ? Le peuple est-il si sûrement instruit, qu'il ne faille plus d'allégorie républicaine didactique ?

Claude CAREME